Docteur Jacques LACAN

SEMINAIRE

du

Mercredi 6 Février 1957 — 10 —

J'ai de temps en temps des échos de la façon dont vous recevez ce petit nouveau que j'apporte à chaque fois du moins je l'espère. La dernière fois j'ai fait un pas dans le sens de l'élucidation du fétichisme comme exemple particulièrement fondamental de la dynamique du désir, et spécialement de ce désir qui est celui qui nous intéresse au plus haut chef, pour la double raison que ce désir est celui auquel nous avons affaire dans notre pratique, à savoir pas un désir construit, un désir avec tous ses paradoxes ; de même nous avons affaire à un objet avec tous ses paradoxes. D'autre part, il est clair que la pensée freudienne est partie de ces paradoxes, et en particulier pour le cas du désir elle est partie du désir pervers. Il serait vraiment dommage de l'oublier dans cette tentative d'unification ou de réduction en face des théories les plus naïvement intuitives auxquelles peut se rapporter la psy

chanalyse d'aujourd'hui.

Pour reprendre les choses au niveau où nous les avons laissées la dernière fois, je dirais d'abord que ce petit pas que j'ai fait a surpris certains qui déjà se satisfaisaient assez de l'idée de la théorie de l'amour telle que je vous la présente, comme fondée sur le fait que ce à quoi le sujet s'adresse, c'est à ce manque qui est dans l'objet. Ceci avait fourni à certains déjà l'occasion de la perception, de la méditation qui ensemblait suffisamment éclairante, quoi qu'ils aient quelque trouble à s'apercevoir qu'à ce rapport sujet-objet, il y a un au-delà et un manque. J'apportais la fois dernière une complication supplémentaire, à savoir encore un terme situé avant l'objet, le voile, le rideau, l'endroit de la projection imaginaire où apparaît quelque chose qui devient figuration de ce manque, et comme tel peut être le point offert, le support qui s'ouvre à quelque chose qui là justement prend son nom, le désir, mais le désir en tant que pervers. C'est sur le voile que le fétiche vient figurer précisément ce qui manque au-delà de l'objet.

Cette schématisation est destinée à instaurer ces plans successifs qui doivent vous permettre dans certains cas, de vous y retrouver un peu mieux dans cette sorte de perpétuelle ambivalence et confusion, équivalence du cui avec le non, du dirigé dans un sens avec le dirigé exacte

ment dans le sens contraire, avec tout ce dont malheureusement, l'analyse et l'analyste usent habituellement pour se tirer d'embarras, sous le nom d'ambivalence.

Tout à fait à la fin de ce que je vous ai dit la dernière fois à propos du fétichisme, je vous ai montré l'apparition comme d'une position complémentaire, et qui aussi bien apparaît dans les phases de la culture fétichiste, voire dans les tentatives du fétichiste pour rejoindre cet objet dont il est séparé par ce quelque chose, dnnt bien entendu lui-même ne comprend pas la fonction ni le mécanisme, de quelque chose qui peut s'appeler le symétrique, le répondant, le correspondant, le pôle opposé du fétichiste, à savoir la fonction du transvestisme, c'est-à-dire ce en quoi le sujet s'identifie à ce qui est derrière le voile, et à cet objet auquel il manque quelque chose. Le transvestiste -les auteurs l'ont bien vu à l'analyse- est quelqu'un qui, comme ils le disent dans leur langage, s'identifie à la mère phallique en tant que d'autre part elle voile ce manque de phallus.

Ce transvestisme nous fait aller très loin dans la question, car aussi bien n'avons-nous pas attendu Freud pour aborder la psychologie des vêtements ; dans tout usage du vêtement il y a quelque chose qui participe de la fonction du transvestisme, et si l'appréhension immédiate, courante, commune de la fonction du vêtement est de cacher

les pudenda aux yeux de l'analyste, la question doit se compliquer un tant soit peu, spécialement s'il y a quelqu'un qui doit s'apercevoir du sens de ce qu'il dit quand il parle de mère phallique. Les vêtements ne sont pas seulement faits pour cacher ce qu'on en a au sens d'en avoir ou pas, mais aussi précisément de ce qu'on n'en a pas. L'une et l'autre fonction sont essentielles. Il ne s'agit pas essentiellement et toujours de cacher l'objet, mais aussi bien de cacher le manque d'objet, simple application dans ce cas de la dialectique imaginaire de ce qui est trop souvent oublié, à savoir de cette fonction et de cette présence du manque d'objet.

Inversement, ce qui dans une sorte d'usage massif de la relation scoptophillique, est toujours impliqué comme allant de soi que le fait de me montrer est quelque chose qui est tout simple, qui est corrélatif de l'activité du voir, du voyeurisme ; c'est aussi une dimension volontiers oubliée, qui est celle qui sait qu'on peut dire que le sujet ne se fait pas toujours et en toute occasion, simplement voir, pour autant qu'il s'agit là de la relation corrélative et correspondante de cette activité de voir, de l'implication du sujet dans un souffle de capture visuelle. Il y a aussi dans la scoptophillie cette dimension supplémentaire de l'implication qui est exprimée dans l'usage de la langue par la présence qui n'est qu'un signe

du réfléchi, qui est celle aussi qui est impliquée dans la voix moyenne, dans d'autres formes du verbe, dans d'autres langues où elle existe, qui est de se donner à voir. Et si vous combinez l'une à l'autre de ces deux dimensions, ce que le sujet donne à voir dans tout un type d'activités qui sont là confondues avec la relation de voyeurisme, exhibitionnisme, ce que l'autre donne à voir en se montrant, c'est aussi autre chose que ce qu'il montre, et qui est noyé dans ce qu'on appelle massivement la relation scoptophillique. Les auteurs qui sont, sous leur apparente clarté, de très mauvais théoriciens, comme Fenichel, mais qui ne sont pas pour autant sans expérience analytique, n'en sont très bien aperçu.

Si vous lisez les articles dont l'effort de théorisation aboutit à un échec désespérant, comme tel ou tel des articles de Fenichel, vous y trouvez quelquefois de fort jolies perles cliniques, et même une espèce de sentiment ou de pressentiment de tout un ordre de faits qu'il s'agit de grouper, et qui se groupent par une espèce de flair que l'analyste prend heureusement dans son expérience, autour d'un thème ou d'un rameau choisi de l'articulation analytique des relations imaginaires fondamentales. Vous voyez en effet autour de la scoptophilie, du transvestisme, tout ce dans quoi l'auteur sent d'une façon plus ou moins obscure, une parenté, une communauté

de tiges groupées des faits qui se distinguent extrêmement bien les uns les autres, et en particulier c'est ainsi qu'en m'informant de toute cette vaste et fade littérature nécessaire pour se rendre compte jusqu'à quel point les analystes ont pénétré dans une réelle articulation de ces faits, je me suis intéressé récemment à un article de Fenichel paru dans le Psychoanalytical Journal (XVIII. 3.49), sur ce qu'il appelle l'équation Girl=Phallus. Lui-même nous a autorisés à le faire à propos des équivalences dans la série d'équations bien connues : fèces =enfant =pénis ; c'est en effet une équation intéressante qui n'est pas sans rapport avec l'équation que Fenichel essaie de nous proposer, l'équation girl=phallus.

On voit très bien à ce propos se manifester un manque d'orientation qui nous laisse à tout instant, pour donner une logique exempte du manque d'orientation de certaines analyses théoriques. Nous voyons là une série de faits groupés autour de ces rencontres analytiques qui font que d'abord l'enfant peut être tenu pour équivalent, pour égaler dans l'inconscient du sujet, spécialement féminin, le phallus. C'est-à-dire qu'en somme là est le [illegible] (phiun ?) de tout ce qui se rattache au fait que l'enfant soit donné à la mère comme sorte de substitut d'équivalent même du phallus.

Mais à côté de cela il y a bien d'autres faits, et

le fait qu'ils soient rassemblés dans la même paronthèse avec cet ordre de fait, est assez surprenant. Quand j'ai parlé de l'enfant, il ne s'agissait pas spécialement de l'enfant féminin, mais ici l'article vise très spécifiquement la fille, et assurément il faut qu'il parte d'un certain nombre de traits bien connus dans la spécificité fétichiste ou quasi-fétichiste de certaines perversinns interpétées comme l'équivalent du phallus du sujet. C'est là quelque chose qui est de l'ordre des données analytiques que la fille elle-même, et d'une façon générale l'enfant, puisse se concevoir elle-même manifester par son comportement qu'elle se pose comme un équivalent du phallus, à savoir qu'elle vit la relation sexuelle comme étant cette relation qui fait qu'elle-même apporte au partenair masculin son phallus qu'elle se situe quelquefois jusque dans les détails de sa position amoureuse privilégiée, comme quelque chose qui vient s'accoler, se pelotonner en un certain coin du copps de son partenaire. Voilà encore un autre genre de fait qui ne peut pas manquer de nous retenir et de nous frapper.

Dans certains cas, aussi bien le sujet masculin se donne à la femme lui-même comme étant ce quelque chose qui lui manque, et lui apportant comme tel le phallus à titre de ce qui lui manque imaginairement parlant.

C'est vers tout cela que semble pointer l'ensemble

des faits ici mis en relief. Mais on peut voir aussi dans la façon de les rapprocher, de les mettre tous dans une même équation, que l'on rassemble là des faits d'un ordre extrêmement différents, puisque dans quatre ordres de relations que je viens de dessiner, le sujet n'est absolument pas dans le même rapport avec l'objet, soit qu'il apporte, soit qu'il donne, soit qu'il désire, soit auquel même il se substitue. Une fois que nous avons l'attention attirée vers ces registres, nous ne pouvons pas voir que c'est bien au-delà d'une simple exigence théorique qu'un auteur regroupe l'équivalence ainsi instituée, que la petite fille puisse être l'objet d'un attachement prévalent par tout un type de sujets, qu'une fonction mythique si l'on peut dire, ne puisse se dégager à la fois de ces mirages pervers et de toute une série de constructions littéraires que nous pouvons grouper selon les auteurs, sous des chefs plus ou moins illustres, certains ont voulu volontiers parler d'un type "Mignon". Vous connaissez tous cette création de "Mignon", cette bohémienne à la position bisexuée, comme très nettement Goethe le souligne lui-même, et qui vit avec une sorte de protecteur du type à la fois énorme et brutal, et manifestement super-paternel qui s'appelle Hafnner. Il lui sert en somme de serviteur supérieur, mais en même temps elle est pour lui d'un grand besoin. Goethe dit quelque part en

parlant de ce couple : "Hafnner dont elle a le plus grand besoin, et Mignon sans laquelle il ne peut rien faire".

Nous retrouvons là une sorte de couple entre ce qu'on peut dire, la puissance à l'état massif, brutal, incarné, et d'autre part ce quelque chose sans quoi la puissance est dépourvue d'efficacité, ce qui manque à la puissance elle-même, et ce qui est en fin de compte le secret de sa véritable puissance, c'est-à-dire ce quelque chose qui n'est rien qu'un manque, qui est le dernier point où vient se situer la fameuse magie, toujours aussi attribuée d'une façon si confuse dans la théorie analytique, à l'idée de la toute-puissance. S'il y a quelque chose déjà qui n'est pas, contrairement à ce qu'on croit, dans le sujet, la structure de l'omnipotence, mais qui, comme je vous l'ai dit, est dans la mère, c'est-à-dire dans l'autre primitif, c'est l'autre qui est tout-puissant, mais en plus derrière ce tout-puissant il y a en effet ce dernier manque auquel est suspendue sa puissance je veux dire que dès que le sujet aperçoit dans l'objet dont il attend la toute-puissance, ce manque qui le fait lui-même impuissant, c'est encore au-delà qu'est reporté le dernier ressort de la toute-puissance, à savoir là où quelque chose n'existe pas au maximum, qui en lui n'est rien que symbolisme du manque, que fragilité, que petitesse c'est là que le sujet a accentué le secret, le vrai ressort

de la toute-puissance, et c'est pour cela que ce type que nous appelons aujourd'hui le type "Mignon", maiq qui est reproduit dans la littérature à un très grand nombre d'exemplaires, est pour nous intéressant.

Il y a trois ans j'étais sur le point d'annoncer une conférence sur "le diable amoureux" de Gazotte. Il y a peu de choses aussi exemplaires de la plus profonde divination de la dynamique imaginaire, que j'essaie de développer devant vous, et spécialement aujourd'hui. Je m'en suis souvenu comme d'une illustration majeure qui vient l'accentuer, pour donner le sens de cet être magique au-delà de l'objet auquel peut s'attacher toute une série de fantasmes idéalisant.

Il s'agit d'un conte qui commence à Naples, dans la caverne où l'auteur se livre à l'évocation du diable, qui ne manque pas après les formalités d'usage, d'apparaître sous la forme d'une formidable tête de chameau pourvue tout spécialement de grandes oreilles, et il lui dit avec la voix la plus caverneuse qui soit : "que veux-tu ?", "che vuoi ?" Je crois que cette interrogation fondamentale est bien ce qui nous donne de la façon la plus saisissante la fonction du surmoi. Mais l'intérêt n'est pas que cette image du surmoi trouve ici une illustration saisissante, c'est de voir que c'est le même être qui est supposé se transformer immédiatement une fois le pacte conclu, en un petit chien qui, par une transition qui ne surprend per-

vuoi ? / Surmoi

sonne, devient un ravissant jeune homme, puis une ravissante jeune fille, les deux d'ailleurs ne cessant pas jusqu'à la fin de s'entre-mêler dans une ambiguité parfaite, et de devenir pour un temps pour celui qui est le narrateur de la nouvelle, la source suprenante de toutes les félicités, de l'accomplissement de tous les désirs, de la satisfaction à proprement parler magique de tout ce qu'il peut souhaiter, le tout cependant dans une atmosphère de fantasme, d'irréalité dangereuse, de menace permanente qui ne manque pas de donner son accent à son entourage, et se résolvant à la fin à la façon d'un immense mirage dans une rupture catastrophique de cette course de plus en plus accélérée et folle, qui représente la relation avec le personnage aimé qui a un nom significatif, mais dont je ne me souvions pas. Tout ceci se termine par une sorte de dissipation catastrophique du mirage, au moment où le sujet retourne au château de sa mère, comme il convient.

Un autre roman, de Latouche, "Fragoletta", présente un curieux personnage nettement transvestiste, puisque jusqu'au bout et sans que rien ne soit finalement mis à jour, si ce n'est pour le lecteur, il s'agit d'une fille qui est un garçon, et qui joue un rôle fonctionnellement analogue à celui que je viens de décrire pour être ce type

"Mignon", avec des détails et des raffinements qui aboutissent à un duel au cours duquel le héros du roman lui-même, tue le personnage de Fragoletta qui à ce moment-là se présente à lui comme garçon, sans qu'il la reconnaisse et montrant bien là l'équivalence d'un certain objet féminin de la avec l'autre en tant que rival, le même autre qui est celui dont il s'agit quand Hamlet tue le personnage du frère d'Ophélie.

Nous voici en présence d'un personnage fétiché ou féé -c'est le même mot fondamentalement, les deux se rattachant à "factice" en portugais, puisque c'est là qu'historiquement le mot fétiche est né ; ce n'est rien d'autre que le mot factice- d'un être féminin ambigu qui représente lui-même, et qui incarne en quelque sorte au-delà de la mère, le phallus qui lui manque, et l'incarne d'autant mieux qu'il ne le possède lui-même pas, mais plutôt qu'il est tout entier engagé dans sa représentation, Nous voilà en présence d'une fonction de plus de la relation énamorante des voies perverses du désir, qui peuvent être là exemplaires à nous éclairer sur les positions qu'il s'agit de distinguer quand nous l'analysons.

Nous voici donc conduits à poser enfin la question de ce qui est là sous-jacent, perpétuellement mis en cause par cette critique même, à savoir de la notion d'identification qui est latente, présente, émergente à tout instant

puis redisparaissent dans l' œuvre de Freud depuis le registre, puisqu'il y a déjà des implications des identifications dans la Science des Rêves, et qui atteint son point d'explication majeur au moment où Freud écrit "Psychologie des masses" et "analyse du moi" dans lequel il y a un chapitre expressément consacré à l'idnetification.

Ce chapitre a pour propriété de nous montrer, comm il arrive très souvent et comme c'est la valeur de l' œuv de Freud de nous le montrer, la plus grande perplexité chez l'auteur. Il y a un article où Freud avoue son embarras, voire son impuissance, à sortir du dilemme posé par l'ambiguité perpétuelle qui se propose à lui entre deux termes qu'il précise, à savoir identification et choix de l'objet, les deux apparaissant dans tellement de cas comme se substituant l'un à l'autre avec le plus déconcertant pouvoir de métamorphose, de façon telle que la transition même n'en est pas saisie, avec la nécessité pourtant évidente de maintenir la distinction des deux, car comme il le dit, c'est autre chose d'être du côté de l'objet ou du côté du sujet. Si un objet devient objet de choix, il est bien clair que ce n'est pas la même chos que s'il devient support de l'identification du sujet.

C'est là quelque chose de formidablement instructif en soi, et qui d'ailleurs aussitôt porte comme instruction l a déconcertante facilité avec laquelle chacun semble

s'en accomoder, et use de façon strictement équivalente de l'un et de l'autre au côté observation et théorisation, sans en demander plus. Quand on en demande plus on produit un article comme celui de Gustave Hans Gravel : "Les deux espèces de mécanismes d'identification dans l'imago" (1937), qui est bien la chose la plus étourdissante qu'on puisse imaginer, car tout est résolu pour lui semble-t-il, avec la distinction de l'identification active et de l'identification passive. Quand on y regarde de près il est impossible de ne pas voir -d'ailleurs lui-même s'en aperçoit- les deux pôles actif et passif dans chaque espèce d'identification, de sorte qu'il nous faut bien revenir à Freud, et en quelque sorte reprendre point par point la façon dont lui-même articule la question.

Le chapitre VIII de cet ouvrage de psychanalyse collective et d'analyse du moi, succède immédiatement au chapitre VII qui est à proprement parler celui de l'identification, et il commence par une phrase qui remet tout de suite dans l'atmosphère de quelque chose d'autrement pur que ce que nous lisons d'habitude:

"L'usage linguistique reste même dans ses caprices toujours fidèle à une réalité quelconque".

Je voudrais relever au passage comment dans le chapitre précédent, Freud a parlé de l'identification. Il commence en parlant de l'identification au père comme d'un

exemple, celui par où nous entrons de la façon la plus naturelle dans ce phénomène. Nous arrivons au deuxième paragraphe, et voici un exemple des mauvaises traductions françaises des textes de Freud ; nous lisons dans le texte allemand:

"En même temps que cette identification avec le père peut-être aussi bien un peu plus tôt..."

Ce qui est traduit par "un peu plus tard". A ce moment le petit garçon commence à diriger vers sa mère ses désirs libidineux, et on peut se demander avec cette traduction, si l'identification au père ne serait pas préalable.

Nous en retrouvons un autre exemple dans le passage auquel je veux en venir ce matin, et que je vous ai choisi comme le plus condensé et le plus propre à vous montrer ce que j'ai appelé les perplexités de Freud. Il s'agit de l'état amoureux dans ses rapports avec l'identification, l'identification fonction plus primitive, pour suivre le texte de Freud, plus fondamentale en tant qu'elle comporte un choix de l'objet, mais un choix de l'objet qui ne manque pas de devoir être articulé d'une façon qui est elle-même très problématique, ce choix de l'objet si profondément lié par toute l'analyse freudienne au narcissisme, cet objet qui est une sorte d'autre moi dans le sujet, pour aller aussi loin que l'on peut aller dans le sens que Freud articule parfaitement. C'est donc de

cela qu'il s'agit : comment articuler cette différence de l'identification avec la vercli... dans ses formation les plus élevées, au sens semble-t-il, les plus pleines, que l'on appelle fascination, appartenance amoureuse, dans ses manifestations les plus élevées connues sous le nom d'inféodation ou d'appartenance amoureuse qu'il est facile de décrire ?

p.127 Nous lisons dans la traduction française :

"Dans le premier cas le moi s'enrichit des qualités de l'objet, s'assimile celui-ci..."

A la vérité il faut lire simplement ce que Ferenczi a dit, à savoir "s'introjecte", et c'est là la question de l'introjection dans ses rapports avec l'identification.

"Dans le second cas il s'appauvrit, s'étant donné tout entier à l'objet, s'étant effacé devant lui..." traduit l'auteur français.

Ce n'est pas tout à fait ce que dit Freud :

"Cet objet qu'il a posé à la place de son élément constituant..."

Ceci est tout à fait effacé dans cette phrase dont on ne voit pas quelle traduise une chose si articulée par "s'étant effacé devant lui". Ici Freud s'arrête sur cette opposition entre ce que le sujet introjecte et de dont il s'enrichit, et d'autre part ce quelque chose qui lui prend quelque chose de lui-même et qui l'appauvrit, car

un instant il s'est arrêté longuement auparavant autour de ce qui se passe dans l'état amoureux comme étant ce quelque chose où le sujet de plus en plus se dépossède au bénéfice de l'objet aimé, de tout ce qui est de lui-même, qui devient littéralement pris d'humilité, d'une complète sujétion par rapport à l'objet de son investissement.

Freud ici articule que cet objet au bénéfice duquel il s'appauvrit, est celui-là même qu'il place à la place de son élément constituant le plus important.

C'est l'approche que Freud fait du problème, il la poursuit en revenant en arrière, car Freud ne nous ménage pas ses mouvements, il s'avance et s'aperçoit que ce n'est pas complet, il va revenir et dire : cette description fait apparaître des oppositions qui en réalité n'existent pas au point de vue économique.

"Au point de vue économique il ne s'agit ni d'enrichissement, ni d'appauvrissement, car même l'état amoureux extrême peut être conçu comme une introjection de l'objet dans le moi".

La distinction suivante porterait peut-être sur des points essentiels :

"Dans le cas d'identification, l'objet se volatilise et disparaît pour reparaître dans le moi, lequel subit une transofrmation partielle, d'après le modèle de

l'objet disparu ; dans l'autre cas l'objet constitué se trouve doté de toutes les qualités par le moi et à ses dépens".

C'est ce que nous dit le texte français, Pourquoi l'objet se volatiliserait-il et disparaîtrait-il pour reparaître dans le moi, après avoir subi une transofrmation partielle, d'après l'objet du modèle disparu ? Il vaut mieux se reporter au texte allemande :

"Peut-être qu'une distinction autre serait l'essentiel dans le cas de l'identification, l'objet a été perdu."

C'est la référence à cette notion fondamentale que l'on retrouve tout le temps depuis le début, dans la notion de la formation de l'objet tel que Freud nous l'explique, la notion comme fondamentale à l'objet "ou abandonné". Il ne s'agit donc pas d'objet qui se volatilise, ni qui disparaît, car justement il ne disparaît pas.

"Il est alors de nouveau réérigé dans le moi, et le moi partiel se transforme partiellement d'après le modèle de l'objet perdu dans l'autre, car l'objet est demeuré conservé, et comme tel est surinvesti de la part et aux dépens du moi. Mais cette distinction à son tour soulève une nouvelle réflexion : est-il bien sûr que l'identification suppose l'abandon de l'investissement de l'objet ? Ne peut-on aussi avoir une identification avec l'objet conservé ? Et avant que nous entrions dans cette discus-

sion particulièrement épineuse, nous devons aussi un instant nous arrêter à cette considération que nous présentons qu'il y a une autre alternative dans laquelle peut se concevoir l'essence de cet état de choses, et qui est nommément que l'objet soit placé à la place du moi ou de l'idéal du moi".

C'est un texte dont la démarche nous laisse fort embarrassés, il ne résulte semble-t-il, rien de bien net de ces mouvements en avant et en arrière où manifestement Freud rend patent le fait que l'ambiguité sur la place même que nous pouvons donner à l'objet dans ces différents moments d'allée et de retour autour desquels il se constitue comme objet d'identification, ou comme objet de la capture amoureuse, reste presque entier à l'état d'interrogation ; encore l'interrogation reste-t-elle posée, et c'est cela seulement que j'ai voulu vous mettre en relief, car nous nous trouvons là devant un des textes dont on ne peut pas dire que ce soit le texte testamentaire de Freud, mais c'est l'un de ceux où il est parvenu au sommet de son élaboration théorique.

Essayons donc de reprendre le problème à partir des repères que nous nous sommes donnés dans l'élaboration que nous tentons de faire ici des rapports de la frustration avec la constitution de l'objet.

Il s'agit d'abord de concevoir le lien que nous éta-

Lieu entre l'identification et l'introjection.

blissons communément dans notre pratique, dans notre façon de parler, entre l'identification et l'introjection. Vous l'avez vu apparaître dès le début du morceau de Freud que je viens de vous lire. Je vous propose ceci : la métaphore sous-jacente à l'introjection est une métaphore orale, aussi bien qu'il s'agisse d'introjection, d'incorporation, ce dans quoi on se laisse glisser le plus communément dans toutes les articulations qui sont données dans l'époque kleinienne, par exemple de la fameuse constitution des objets primordiaux qui se divisent comme il convient, en bons et mauvais objets dans cette alternance de l'introjection des objets tenus pour être quelque chose de simple donnée dans ce quelque chose qui serait ce fameux monde primitif sans limite, où le sujet ferait un tout de son propre englobement dans le corps maternel. L'introjection est tenue là pour une fonction strictement équivalente et symétrique de celle de la projection. Aussi bien voit-on dans l'usage qui en est fait, que l'objet est perpétuellement dans cette espèce de mouvement, de passage du dehors vers le dedans, pour après être du dedans repoussé au dehors quand il est devenu à l'intérieur trop intolérable, qui laisse dans une symétrie parfaite, introjection et projection.

C'est très précisément contre cet abus qui est très loin d'être un abus freudien, que va s'élever entre autres

choses ce que je vais essayer d'articuler devant vous. Je crois qu'il est strictement impossible de concevoir, je ne dis pas simplement la conceptualisation, quelque chose d'ordonné dans les pensées, mais dans la pratique, la clinique, de concevoir les liens qu'il y a entre des phénomènes tels que des impulsions orales manifestes, par exemple corrélatives de moments tournants de cette réduction symbolique de l'objet auquel nous nous attachons de temps en temps avec plus ou moins de succès, chez des petits ce quelque chose qui fait apparaître des impulsions boulimiques à tel tournant de la cure d'un fétichisme. Il est strictement impossible de concevoir cette évocation de la pulsion orale d'un certain moment, si nous nous tenons à la vague notion qui sera toujours dans ces cas là à notre disposition, : à ce moment-là le sujet régresse nous dira-t-on, parce que bien entendu il est là pour cela. Pourquoi ? Parce qu'au moment où il est en train de progresser dans l'analyse, c'est-à-dire d'essayer de prendre la perspective de son fétiche, il régresse. On peut toujours le dire, personne ne viendra vous contredire.

Il est bien certain que l'évocation de la pulsion, comme chaque fois que la pulsion apparaît dans l'analyse ou ailleurs, doit être conçue par rapport à un certain registre par rapport à sa fonction économique, par rapport au déroulement d'une certaine relation symboliquement dé-

finie, et n'y a-t-il pas quelque chose qui nous permet de l'aborder, de l'éclairer dans le schéma primitif que je vous ai donné de l'enfant, entre la mère comme support de la première relation amoureuse, en tant que l'amour est quelque chose de symboliquement structuré, en tant qu'elle est objet d'appel, et donc objet autant absent que présent, la mère dont les dons sont signes d'amour, et comme tels ne sont que tels, et annulés de ce fait en tant qu'ils sont tout autre chose que signes d'amour, et d'autre part objets de besoin qu'elle lui présente sous la forme de son sein ? Ne voyez-vous pas qu'entre les deux c'est d'un équilibre et d'une compensation qu'il s'agit ? Chaque fois qu'il y a frustration d'amour, la frustration se compense par la satisfaction du besoin ; c'est pour autant que la mère manque à l'enfant qui l'appelle, qui s'accroche, qui s'accroche à son sein et qui en fait quelque chose de plus significatif que tout ce quelque chose dont tant qu'il l'a dans la bouche, et tant qu'il s'en satisfait, il ne peut pas être séparé, ce quelque chose aussi qui le laisse nourri, reposé, satisfait. Ici la satisfaction du besoin est à la fois la compensation, et je dirais presque, commence à devenir l'alibi de la frustration d'amour. Dès lors la valeur prévalente que prend l'objet, le sein dans l'occasion, ou la tétine, est précisément fondée sur ceci : qu'un objet réel prend

sa fonction en tant que partie de l'objet d'amour, il prend sa signification en tant que symbolique, il devient comme objet réel une partie de l'objet symbolique, la pulsion s'adresse à l'objet réel en tant que partie de l'objet symbolique. C'est à partir de là que s'ouvre toute compréhension possible de l'absorption orale, du mécanisme soi-disant régressif d'absorption orale en tant qu'il peut intervenir dans toute relation amoureuse, car bien entendu cet objet qui satisfait un besoin réel à cette époque à cet objet, à partir du moment où un objet réel a pu devenir élément de l'objet symbolique, tout autre y peut satisfaire un besoin réel, peut venir se mettre à sa place et au premier rang, ce qui est déjà symbolisé mais ce qui comme parfaitement matérialisé est aussi un objet, peut venir prendre cette place, à savoir la parole.

C'est dans la mesure où la réaction orale à l'objet primitif de dévoration, vient en compensation de la frustration d'amour, dans la mesure où ceci est une réaction d'incorporation, que le modèle, le moule est donné à cette sorte d'incorporation qui est l'incorporation de certaines paroles entre autres, et qui est à l'origine de la formation précoce de ce qu'on appelle le surmoi. Ce que sous le nom de surmoi le sujet incorpore, c'est ce quelque chose d'analogue à l'objet de besoin, non pas en tant qu'il est lui-même le don, mais en tant qu'il est le substitut

surmoi et introjection

au défaut du don, ce qui n'est pas du tout pareil.

C'est à partir de là qu'aussi bien le fait de posséder ou de ne pas posséder un pénis, peut prendre un double sens, entrer par deux voies d'abord très différentes dans l'économie imaginaire du sujet, car le pénis peut situer son objet à un moment donné quelque part dans la lignée et à la place de cet objet qu'est le sein et la tétine, ceci est une chose ; et il est une forme orale d'incorporation du pénis qui joue son rôle dans le déterminisme de certains symptômes et de certaines fonctions, mais il est une autre façon dont le pénis entre dans cette économie, c'est non pas en tant qu'il peut être objet si je puis dire, compensatoire de la frustration d'amour, mais en tant qu'il est justement au-delà de l'objet d'amour qui manque à celui-ci. L'un appelons-le ce pénis, avec tout ce qu'il comporte, c'est tout de même une fonction imaginaire pour autant que c'est imaginairement qu'il est incorporé ; l'autre c'est ce phallus en tant qu'il manque à la mère et qu'il est au-delà d'elle, au-delà de sa puissance d'amour, ce quelque chose qui lui manque et à propos duquel je vous pose la question depuis que j'ai commencé cette année ce séminaire ; à quel moment le sujet découvre-t-il ce manque de façon telle qu'il puisse lui-même se trouver engagé à venir s'y substituer, c'est-à-dire à choisir une autre voie dans la retrouvaille de l'objet